

1 avis sur écrit est souhaité par D Majkowski



D'après une idée originale de : « Assis dans la rangée du fond, j'assistais au mariage de la femme de ma vie. Avec un autre. » (Harlan Coben, Six ans déjà, éd. Belfond).

Assis dans la rangée du fond, j'assistais au mariage de la femme de ma vie. Avec un autre. Carole était là, magnifique dans sa robe ivoire. Le décor était tel que nous l'avions rêvé et pourtant, je n'étais pas à ses côtés.

Pourquoi un autre, qui me ressemblait, avait-il pris ma place et si vite ? Tout se bousculait dans ma tête et il me semblait que tout avait commencé hier : le début de notre histoire comme sa fin.

Carole et moi, nous nous étions rencontrés de la manière la plus romantique qui soit. Elle voyageait dans le nord pour oublier un chagrin d'amour, elle s'arrêtait dans les villes dont la consonance lui plaisait ou parce qu'une affiche de spectacle l'interpellait. Ostende, Bruges, Bruxelles... un concert Mozart, un parcours musical dans le domaine d'un château réputé...

Moi, je vivais dans une petite ville de province. Petite ville très agréable, célèbre par ses spécialités culinaires et son folklore. Une déception amoureuse plombait mon cœur.

En cette fin d'été, une bourgade voisine rassemblait une foule mélomane pour un concert dans un cadre de toute beauté : les ruines d'une abbaye cistercienne plantées au milieu d'un océan d'arbres séculaires. Une nuit magique s'annonçait.

Elle faisait partie de la foule, déambulant au gré des extraits musicaux. Moi aussi, je faisais partie de cette même foule.

La nuit tombait et des milliers de bougies s'allumaient, soulignant les allées. Des flambeaux éclairaient les espaces où des tables nappées de blancs offraient coupes de champagne et petits fours.

Le plan dans une main, ma coupe dans l'autre, je me dirigeai vers l'ancien réfectoire des moines où une chorale slave s'installait pour chanter quelques compositions mozartiennes. Appuyé contre un pilier, j'observais les chanteurs – qui, soit dit en passant, semblaient complètement perdus – et, de temps à autre, je regardais les spectateurs. Je la vis d'abord de dos : une petite silhouette assez nerveuse, sans cesse, une main rejetait une mèche de cheveux blond derrière l'oreille... Je me déplaçai lentement afin découvrir son visage. Elle se déplaça aussi et je ne vis que son dos.

Les spectateurs se firent plus nombreux et je décidai de profiter de ce mouvement pour me rapprocher : mes yeux ne quittaient pas la tache rouge de son manteau.

Enfin, j'étais derrière elle, impatient de voir son visage. Le concert commença poussivement... une première fausse note, un murmure ...quelques mesures, une deuxième fausse note... murmures ... sa main se leva, hésita, elle remit une mèche de cheveux en place et haussa les épaules. Le concert n'avait plus rien d'un concert, les spectateurs semblaient atteint de je ne sais quels tics, les visages se tournaient les uns vers les autres, les murmures se transformaient en critiques acerbes. Je profitai de ces instants pour me glisser à ses côtés, elle ne s'en aperçut pas. J'entendis cependant ce qu'elle murmurait : « C'est Mozart qu'on assassine une ... » ... « deuxième fois... » terminai-je.

Elle tourna la tête vivement, me jeta un regard glacial .Trop

tard, j'étais tombé sous le charme de cette colère quasi infantine. Je m'étonnais car habituellement, c'est un sourire charmant, une fossette, un rire qui fait craquer...non pas un regard d'acier.

Qui de nous deux oserait prendre la parole ? Un silence irréel, un éclair, un coup de tonnerre et la pluie inonda la foule et nos sentiments. De Mozart, il ne restait que sa magie. D'une voix douce, elle me dit :

– « Je m'appelle Carole, et vous ? »

– « Étienne »

– « Allons ailleurs, à l'abri, il y a des chanteurs corses, j'aime ce groupe et leurs polyphonies. »

C'est ainsi que notre histoire a commencé. Il n'y avait plus qu'elle. Elle et moi. Elle et moi et le monde que nous allions découvrir.

Durant deux mois, nous avons vécu avec un seul obstacle entre nous : une valise ! Et celle-ci contenait comme seul secret, les trésors cachés que révélait un guide touristique. Nous partions aussi à la découverte l'un de l'autre.

La réalité se rappela à nous par une date : celle de reprendre nos occupations. Elle repartit vers le sud, moi, je restai dans le nord. La distance ne serait pas un obstacle insurmontable car il y avait Internet, les avions et le TGV.

Au gré des congés, nous nous retrouvions et c'était pour repartir vers l'une ou l'autre destination.

Ce fut à mon tour de venir auprès d'elle. Sous le ciel de Provence. Elle habitait dans un petit village qui avait gardé tout son charme moyenâgeux. Sa maison était mignonne, entourée de fleurs et d'oliviers.

Chaque jour nous offrait des plaisirs allant du plus petit au

plus gigantesque : déambuler dans les allées du petit marché, s'émerveiller devant les merveilles et les chaos de la nature. Complices, attablés à une petite table de bistrot à siroter un vin blanc... complices de jour comme de nuit.

Si ce n'était pas cela le bonheur, je ne savais pas comment le décrire autrement !

Nous étions heureux dans notre duo et nous commençâmes à parler de demain, d'après demain et plus encore ! Nous partageons les mêmes idéaux, nous avons les mêmes envies.

Cependant, quelques obstacles nous faisaient encore trébucher. Qu'en serait-il de nos activités professionnelles ? Et où allions-nous nous établir ?

Nous passions nos soirées à établir des plans, à analyser objectivement les avantages et les inconvénients. L'indécision s'installait de plus en plus confortablement.

Et ce fut alors que l'inespéré, l'insoupçonné, l'inattendu arrivèrent sous forme d'une mutation accompagnée d'une promotion. Ma boîte ouvrait une succursale dans le sud. A moi de la faire tourner.

Plus question de peser le pour ou le contre. Les dieux ou je ne sais quelle fée s'étaient mêlés à notre bonheur.

Imperceptiblement, notre vie changea. J'étais souvent pris par des réunions sans fin et le dernier verre qui soulignait l'une au l'autre réussite. En réponse, après ses journées de travail, Carole passait plus de temps avec ses amies, à visiter des expos, à assister à des concerts ou répondre aux inaugurations.

A elle le culturel.

A moi, le professionnel

Nous n'étions plus un duo, mais un trio : elle, ma boîte et

moi.

Désormais installés, maison avec jardin et amis communs, nous étions devenus un couple comme les autres. Les week-ends étaient ponctués de soirées entre amis.

Ce fut lors d'une de ces soirées qu'Elle arriva. Sosie de Louise Brooks . J'en restait bouche bée : la même coiffure, le même regard, la même moue et la même allure. M'approchant d'elle, je fus envoûté par son parfum... Loulou.

Carole arriva près de nous et nous dit de sa voix douce :

« Ah, je vois que vous venez de faire connaissance... Etienne, je te présente mon amie très chère Loulou. Nous ne nous voyons pas souvent, mais ... »

Des éclats de rire nous rappelèrent auprès de nos amis et je ne sus jamais ce qui devait venir après le « mais ».

Au cours de la soirée, je faisais de mon mieux pour ne pas regarder Loulou et je crois qu'elle faisait les mêmes efforts malgré un sourire mystérieux. Au moment du départ, elle me glissa un petit carton dans la main que je glissai aussitôt dans une poche de mon jean's.

Dès le lendemain, je dus me rendre à l'évidence. J'étais obsédé par Loulou. Qui était-elle ? Pourquoi nous étions-nous sentis attirés avec une intensité diabolique ?

Je changeais et Carole s'en rendit compte par des détails que je croyais naïvement invisibles. Je prenais un peu plus de temps à répondre à une question anodine, je refusais une sortie arguant une réunion ou un coup de fatigue. Je partais un peu plus tôt, je rentrais un peu plus tard accompagné d'une haleine quelque peu parfumée... De temps à autre, j'évoquais la soirée « Loulou » sans mentionner son prénom, bien sûr...

Jusqu'alors, je n'avais pas déplié le petit carton. Et ce soir-là, après avoir avalé un whisky – ce qui n'était pas

habituel – je pris le carton et le dépliai.

Une date, un lieu, un numéro de portable.

Une date : demain.

Un lieu, à peine à 30 minutes de voiture.

Une nuit infernale...à me battre et me débattre contre mes démons. J'étais ainsi. Au milieu d'un grand bonheur, je ne parvenais pas à me détacher d'un doute... n'y a-t-il pas ailleurs un bonheur encore plus vaste que je risquais de perdre...

Au matin, je partis comme d'habitude au travail, expliquant en long et en large à Carole que ma journée serait harassante et déterminante pour le succès de l'entreprise.

Elle le fut effectivement, mais un simple coup de téléphone, discrètement donné vers midi, me permit d'assumer avec brio et d'attendre avec impatience la tombée du jour.

Je téléphonai à Carole pour l'informer que je rentrerais tard car nous allions fêter cette journée mémorable dans un relais-château des environs. Trois heures plus tard, un nouvel appel pour la prévenir que j'avais oublié de compter les verres et qu'il valait mieux que je reste sur place. Ce qu'elle approuva immédiatement.

Le danger ne venait pas de quelques verres de trop, mais de la présence de Loulou...

Le lendemain, je rentrai chez nous aux heures habituelles. Rien n'avait changé. La maison était illuminée par le sourire de Carole et la lumière dorée de cette fin de journée. J'avais apporté, comme bien souvent, un bouquet de fleurs. Dérogeant à mes habitudes, j'avais choisi des lis blancs.

Carole me regarda... je crus percevoir un sourcil se hausser légèrement... Elle posa le bouquet sur la table et nous nous

enlaçâmes...

La soirée, piquée d'étoiles et du crissement des grillons, fut aussi belle que toutes nos autres soirées.

Rien n'avait changé...

Rien ? Vraiment ? Non, rien...

Carole n'avait pas changé. Elle était toujours aussi merveilleuse.

Moi, je n'avais pas changé non plus...j'avais répété une fois de plus ce qui me conduirait à la rupture.

Le lendemain matin, je me réveillai avec une sensation étrange, j'étais seul dans le lit...j'appelai Carole et le silence, le vide me répondirent.

J'ouvris le dressing, tout était là. Bien ! Je regardai par la fenêtre, sa voiture était là. Bien !

Elle buvait son bol de café, assise sur une grosse pierre, au soleil...

Je m'approchai d'elle, me penchai pour l'embrasser dans le cou et je frissonnai... sur la soucoupe, un petit carton...

Lentement, elle se retourna et me dit d'une voix sombre...

« Salaud »

Je savais ce qu'il me restait faire. Partir.

Des jours et des mois.

Elle, à surmonter cette trahison.

Moi, à tenter d'assassiner mes démons.

Un an plus tard, ma secrétaire apporta le courrier du jour au-dessus duquel était posée une enveloppe fermée.

« Ouvrez-la et lisez » lui demandai-je.

C'est ainsi que je me retrouvai assis dans la rangée du fond, j'assistais au mariage de la femme de ma vie. Avec un autre.

Un tapotement léger sur mon bras me fit sursauter...

« Étienne, voulez-vous prendre pour épouse Carole, ici présente... »

Je me retournai, la rangée du fond était vide.